

Paul Kleene raconte comment il a été amené à vivre sa retraite à plein temps à Ouagadougou

Après avoir terminé mes études à Wageningen, j'ai été recruté par l'Irat en août 1969, comme ingénieur de recherche affecté au CNRA de Bambey, Sénégal, en tant que coordonnateur des unités expérimentales du Sine Saloum. Pour cette approche entièrement nouvelle, on recherchait un agrosocioéconomiste, une espèce encore rare à l'époque, mais dont j'avais le profil. J'étais tombé « dans le beurre » comme on dit chez nous, aux Pays-Bas. Ce fut un défi extraordinaire, une expérience qui a été déterminante pour le reste de ma carrière. J'en suis largement redevable à René Tourte et toute son équipe, en particulier Guy Pochtier, qui nous a malheureusement quittés il y a quelques mois.

Après le Sénégal, j'ai rejoint l'Institut royal des tropiques (Kit, Amsterdam) en 1975, avec dans mes bagages un mot-clé : le Mali-Sud. C'est dans cette zone que, pendant une dizaine d'années, j'ai conduit une équipe engagée dans une autre expérience de l'approche recherche-développement, le volet Fonsébougou de la Division de recherche sur les systèmes de productions rurales (DRSPR).

Devenu chef du programme savane au département des Systèmes agraires du Cirad en 1987, j'ai pu étendre mon horizon à d'autres pays et d'autres continents, pour découvrir que la recherche-développement et l'approche participative pouvaient encore y avoir du succès, car largement ignorées. Fin 1990, je suis retourné sur le terrain, pour y rester, à quelques brefs séjours montpelliérains près, jusqu'à mon départ en retraite en 2008. Bobo-Dioulasso (1990-1995), Ouagadougou (1997-1999), Niono (2000-2003), N'Djaména (2004-2008). Pendant ce temps, mes collègues avaient observé qu'un fil conducteur semblait me guider : le Conseil à l'exploitation familiale (Cef). Aussi, à la fin d'un séminaire sur le Cef à Bohicon en 2002, ils m'ont proclamé « père » de cette méthode. J'ai pu assumer ce rôle grâce à l'existence avérée d'une « famille Cef élargie » comportant des mères, des fils, des filles, toute une ramification de personnes intéressées de près ou de loin par cette méthode.

Après avoir travaillé la majeure partie de ma vie dans les pays du Sahel, j'y ai pris racine. C'est pourquoi, au moment de prendre ma retraite, j'ai en quelque sorte franchi un seuil de non-retour, je me suis établi au Burkina Faso comme résident permanent. Pendant un certain temps, j'ai joué avec l'idée de faire le grand écart, un pied en Afrique, un pied en Europe, où habitent mes enfants. Avec le recul, je suis content de ne pas avoir choisi cette option. Il vient un moment où il faut abandonner le nomadisme moderne, arrêter de courir d'un pays à un autre, accepter la sédentarisation. Bien sûr, j'ai la nationalité néerlandaise, je suis et me sens européen, mais j'ai choisi de vivre en Afrique. Au Burkina, je suis bien accueilli, ma présence est appréciée, je me sens bien.

Cette histoire de seuil ne vous convainc pas entièrement ?

Et bien, peut-être la photo avec mon épouse pourrait-elle mieux emporter votre adhésion !



Ce que je fais ici ? Des tas de choses, impossible d'être exhaustif. Après 8 ans d'absence, il m'a fallu un certain temps pour reprendre contact avec le pays, les gens, retrouver des amis, en faire de nouveau. Quand, en 2010, j'ai participé à une étude sur « l'agrobusiness » pour le Groupe de recherche et d'action sur le foncier (Graf), je me suis senti réintégré. Me promener dans les champs (ce que j'ai fait toute ma vie), rencontrer des acteurs, des opérateurs économiques, déceler les nombreuses contradictions

d'un pays en pleine évolution comme le Burkina Faso, cela me passionne. Quand, en 2010, j'ai tourné dans la région de Bobo, il m'est arrivé maintes fois de croiser des gens qui, à ma grande surprise, m'appellent par mon nom. Pourtant j'ai quitté cette ville en 1995...

Comme Ouagadougou est une destination fréquente pour mes anciens collègues du Cirad et autres, il m'arrive très souvent de passer une agréable soirée et même de faire une tournée sur le terrain avec l'un ou l'autre. Je fais un petit travail d'appui-conseil avec Djibril Diasso, un jeune paysan dynamique, très ouvert à l'innovation, qui habite à deux heures de route de Ouagadougou. Une question se pose : comment mettre en place un parc arboré d'*Acacia albida* plantés en lignes ? J'envoie un mail à Régis Peltier, il me répond le lendemain, précisément ce que je voulais savoir. J'ai besoin d'info sur la transformation du fonio ? Pas de problème, un mail à Jean-François Cruz et il m'envoie tout. Du tac au tac. Ce ne sont que des exemples pour illustrer que même en poste avancé, nos liens restent forts. Dans l'autre sens, telle personne est à la recherche d'un terrain de thèse au Burkina ? Une rencontre est organisée, on discute, je fouille ma mémoire et mon carnet d'adresses. Des membres d'Ingénieurs sans frontières (ISF, Canada) ont besoin de conseils sur le conseil (Cef) ? Ils m'invitent à une réunion, à laquelle participe également Guy Faure, par liaison téléphonique... Rien d'étonnant qu'entre temps mon travail de rédaction pour la série *Agricultures tropicales en Poche*, accuse du retard, que Philippe Lhoste me pardonne... Ingénieur de recherche une fois, ingénieur de recherche toujours... Comment faire pour que ces irréductibles « outre-mer » se mettent à écrire ? Ramenez-les à Montpellier ! La vieille recette marche-t-elle encore ? Rien n'est moins sûr.

D'autres questions ? Ce type, il a pris sa retraite, vraiment ? Rassurez-vous, il a une vie culturelle et de loisirs très active ici. En plus, notre quartier, Gounghin, est devenu le « Leidscheplein » de Ouagadougou. Vous ne connaissez pas cette fameuse place d'Amsterdam ? Alors, venez la voir... à Ouagadougou, bien sûr. Ce modèle de « retraite en expatriation » servira-t-il de modèle à de futurs retraités, en Afrique ou ailleurs ?